Recueil de Textes et Poèmes de

Blanche Gréhant

(1881-1939)

qui mit sa belle plume au service
de la Foi et de la Science
de la Patrie et de la Paix
de la Femme, couronnée ou populaire
... et de la Thiérache

Présentés et édités par Bernard Gréhant

ebook - 2014

ISBN 978-2-9527235-7-2

Crédits photographiques : en pages 65-66

Édité par
bernard.grehant@gmail.com

Préface

Blanche Gréhant naît en 1881 dans un grand village du nord de la France, tout en haut du département de l'Aisne, Aubenton, dont son grand-père est maire et le restera pendant près de 30 ans. Elle est fille d'Adèle et de Nestor Gréhant, qui partagent leur vie entre Aubenton et la capitale. Ce dernier est médecin, physicien et disciple de Claude Bernard : il sera l'un de ses successeurs à la chaire de Physiologie du Muséum d'Histoire naturelle.

De l'une, elle hérite douceur et foi chrétienne, amour de la Thiérache, cette campagne verdoyante et vallonnée, paisible au possible mais dont les églises fortifiées de chaque bourg témoignent qu'elle fut aussi le lieu de guerres répétées, sur les frontières du Nord.
De l'autre, elle s'imprègne de rigueur cartésienne, de foi dans les bienfaits de la science, sans cependant s'engager dans la voie d'études supérieures, à l'époque réservées au sexe fort, ce que fera son frère Stéphane, médecin lui-aussi, mon grand-père.

Non, la vie de Blanche, qui reste célibataire, est toute consacrée à la musique et surtout à l'écriture. Née l'année de la Loi sur la Presse, elle prend la plume non pas pour commenter l'actualité ou dénoncer ceci ou cela, mais toujours pour honorer, avec le style fleuri des enfants de l'école de Jules Ferry. Une fois dans Le Figaro, mais surtout dans les feuilles régionales ou à l'occasion d'évènements locaux.

Honorer les soldats, celles et ceux qui les soignent, ou les assistent, comme Monseigneur Binet sur le front, rendre hommage aux morts. Honorer ceux qui ont défendu ou plus tard défendront la Patrie dans les domaines les plus variés : les frères Henry en astronomie, le lieutenant Bouxin en Syrie, Mermoz dans les airs... Honorer la reine d'Angleterre qui nous visite, nos alliés américains, leur président Roosevelt, les mères des combattants, la reine de Roumanie...
Un discours à la fois on ne peut plus patriotique, ...et pacifiste !

Presque tous ces textes épars ont été soigneusement rassemblés par le regretté Jean Peccavet, amateur de l'Histoire come la conçoivent Emmanuel Leroy Ladurie ou Jacques Le Goff, au plus près du terrain. Internet et Gallica ont fait le reste. Mille fois merci à eux, pour nous permettre ce voyage dans le temps, au moment où se commémore le centenaire de la Grande guerre.

Présentation par thèmes, plus que dans un ordre chronologique qu'il faut d'ailleurs souvent déduire du sujet traité, du fait de l'absence d'une datation systématique. Quand il y a lieu, mes notes et commentaires apparaissent en italique.

Bernard Gréhant
un petit-neveu
de « la Tante Blanche »

Le Figaro – Lundi 25 juillet 1910 – Page 5

Les deux premiers Photographes du Ciel

L'intelligence de l'homme ouvre chaque jour des voies nouvelles aux connaissances terrestres ; mais, dans le vaste champ de la science, combien moissonnent les gerbes fécondes que d'autres ont fait croître ! De même qu'en la solitude de la plaine, l'humble semeur jette le grain, source de vie, de même de sa calme retraite, le savant modeste prépare, par son génie, la richesse et la grandeur des nouvelles découvertes scientifiques. Tels furent les frères Henry, qui se passionnèrent pour la science profonde de l'astronomie. Leur vie fut toute consacrée à la recherche du progrès et, semblables aux astres qu'ils étudièrent, leur nom laissera une trace lumineuse dans le ciel de l'Histoire, et la France s'honore de ces deux génies, liés par la plus étroite affection fraternelle et qui furent les fondateurs de la photographie astronomique.

C'est en 1848 et 1849 que naquirent Paul et Prosper Henry. Leur vive intelligence s'ouvrit de bonne heure à toutes les questions scientifiques de la terre, mais toujours, ainsi que l'alouette gauloise qu'attire le ciel, leur jeune esprit, s'absorbait dans la contemplation de l'infini. Aux heures de délassement, insensibles aux jeux de l'enfance, ils méditaient sur l'immensité des cieux (et s'abreuvaient aux sources mystérieuses des nuits).

A seize et dix-sept ans, ils entrèrent à l'Observatoire de Paris comme attachés au service météorologique. Là, leur passion pour l'astronomie s'accrut de jour en jour ; ils examinèrent en connaisseurs les petits objectifs à l'aide desquels Cassini découvrit quatre satellites de Saturne, le nouveau télescope que Le Verrier venait d'inventer pour la recherche des petites planètes, et ils sentirent vibrer en eux le désir ardent de parvenir, par un travail persévérant, à la construction d'un instrument qui permît de reproduire l'image des astres lointains.

Avec une énergie sans égale, ils se mirent à l'œuvre, et n'est-ce pas un noble spectacle que celui de ces deux jeunes gens unissant leurs efforts pour lutter dans un constant labeur. Ils se servirent d'abord d'un réflecteur au miroir, monté dans un tube de bois d'une ancienne pendule qu'ils surent transformer en pendule sidérale ; puis, après leur travail du jour, ils se livraient à l'étude du ciel dans leur modeste observatoire de Neuilly ils relevèrent une carte stellaire et, après avoir découvert quatorze petites planètes, ils notèrent une comète en 1873 ; ils travaillaient toujours, calmes, persévérants, remplis d'espoir ; ils construisaient des outils d'une précision merveilleuse : prismes, spectroscopes et leurs objectifs furent aussitôt adoptés par les observatoires de Paris, d'Alger, de Besançon, du Pic du Midi, de Meudon, de Rio-de-Janeiro et de Zo-Sé, en Chine.

Enfin, en 1887, année à jamais mémorable dans les annales de l'astronomie, les deux infatigables chercheurs virent leur courage récompensé : sur la plaque sensible placée au foyer de leur objectif de trente-trois centimètres

d'ouverture, ils eurent la joie de voir venir s'impressionner, en quelques minutes, avec une fidélité admirable, les positions et les grandeurs relatives des étoiles, travail qui eût exigé, par les plus ingénieux télescopes, bien des années d'études. Ils photographièrent alors successivement de nombreuses régions du ciel : la Lune, Jupiter, Saturne, Neptune, et leurs satellites. Ils obtinrent les traces du mouvement de Pallas et découvrirent des nébulosités, autour des principales étoiles des Pléiades; il fallut jusqu'à vingt heures de pose, avec les plaques les plus sensibles, pour obtenir l'image des astres lointains.

Ces remarquables résultats eurent un retentissement considérable, et l'amiral Mouchez, alors directeur de l'Observatoire de Paris, au nom du gouvernement et de l'Académie des sciences, convia les astronomes du monde entier à venir admirer la photographie du ciel. Isaac Roberts, célèbre astronome anglais, travailleur indépendant, qui, depuis 1883, se livrait à de nombreuses recherches sur la photographie astronomique, vint d'Angleterre ; il se prit d'une vive amitié pour les frères Henry et leur fit admirer les admirables clichés que, de son côté, il avait obtenus.

En 1882, Paul et Prosper Henry se rendirent à l'observatoire du Pic du Midi afin d'observer le passage de Vénus. Jeunes, ardents, tout à leur noble passion, ils gravirent ces hauteurs merveilleuses, d'où l'on se sent pénétré d'admiration et d'enthousiasme rasséréné par les splendeurs de la nature. Quelles sensations exquises n'éprouvèrent-ils pas, en aspirant les parfums de la nuit

émanant de la pervenche des glaciers, des mille fleurs sauvages ouvrant leur corolle au souffle pur des calmes solitudes, en contemplant la succession de monts dont les couronnes neigeuses resplendissent baignées par la douce lumière de la lampe d'or des cimes célestes. Les cris des oiseaux de proie troublent seuls le silence profond, le spectacle est d'une imposante magnificence. Le naturaliste Plantade mourut à ce même sommet du Pic du Midi, et ses derniers mots furent : « Ah! Que cela est beau ! » Les deux intrépides astronomes Henry faillirent aussi payer de leur vie leur généreuse entreprise, indifférents à la rafale glacée des grandes hauteurs et tout à leurs captivantes études.

Les frères Henry ont droit à la reconnaissance de tous, comme y ont droit tous les hommes dont l'audace et la témérité n'ont jamais connu de défaillances et dont le génie a poursuivi l'œuvre sublime de refouler les ténèbres, par le flambeau lumineux de la science. Avant eux, l'étude des astres avait occupé les hommes dès la plus haute antiquité, mais combien les observations progressèrent lentement ! Quand parurent Kepler et Newton, leurs admirables découvertes firent faire un pas immense à l'astronomie.

Avant eux, les études étaient très imparfaites, le télescope n'existant pas ; le génie de Newton découvrit les principales lois de l'optique et la théorie de la gravitation, universelle ; dès lors on put pénétrer les secrets du ciel. Parmi les comètes que l'on observa, plusieurs ont été remarquables, par leur éblouissant éclat : l'une des plus curieuses fut celle de 1744 : elle présentait six queues

disposées en éventail ; plus une comète se rapproche du soleil, plus la queue est visible, car elle est produite par la chaleur réduisant en vapeurs la matière dont elle est composée.

Le célèbre astronome allemand Herschell s'occupa tout spécialement de l'étude nébuleuses, ces astres diffus qui paraissent, immobiles comme des étoiles ; bien qu'elles fussent connues depuis longtemps, aucun savant n'avait encore porté sur elles une attention digne de leur existence. Herschell commença le premier à les classer, à étudier leurs formes et leurs lueurs, à leur assigner des lois et des principes ; il laissa aux astronomes futurs le fruit de ses quarante années de méditations et de travaux. Paul et Prosper Henry furent les nobles descendants des hommes illustres qui les précédèrent, car, suivant la pensée de Condorcet : « les vrais ancêtres d'un homme de génie sont les maîtres qui l'ont précédé dans la carrière, et ses véritables descendants sont les élèves qu'il a formés ».

Il appartenait aux frères Henry d'ouvrir de vastes horizons nouveaux à la science sublime de l'astronomie : ils sont les fondateurs de la photographie céleste ; ils ont récolté une ample moisson d'or dans le vaste champ du ciel, initiant davantage l'humanité aux lois mystérieuses et grandioses de l'évolution des mondes.



Cet article est le seul texte en prose présenté ici. Une prose on ne peut plus révélatrice du style de Blanche, sans doute assez largement partagé à l'époque, mais bien décalé un siècle plus tard. Probablement la seule incursion de cette plume brillante dans la presse nationale : pourquoi donc ?

On peut conjecturer que le puissant enthousiasme patriotique de la jeune femme (et l'absence des outils de vérification dont nous disposons aujourd'hui) la pousse beaucoup trop loin dans son éloge des frères Henry.
Contrairement à ce qu'affirme Blanche, il est impossible de leur accorder la paternité de la photographie astronomique, ce qui n'ôte rien à la grande qualité de leurs travaux et à leur rôle pionnier dans l'astro-photographie systématique du ciel, comme en témoignent ci-contre leurs collègues anglais de la Société Royale d'Astronomie... et le fait qu'on ait baptisé de leur nom un grand cratère lunaire.
Les premiers clichés du ciel profond sont en fait dus à l'Américain Henry Draper (Orion M42) en 1880 (télescope de 28 cm) puis au Britannique Andrew Ainslie Common en 1883 (télescope de 90 cm, pose de 60 minutes). En 1886, Isaac Roberts avait déjà pris plus de 200 clichés d'étoiles et de nébuleuses, dont la célèbre galaxie d'Andromède.

Bien que touchés par ce vibrant hommage aux deux savants disparus, certains membres de l'Académie des sciences, plus au fait des réalités, ont peut-être demandé au Figaro d'exiger plus de rigueur de la part de ses collaborateurs...

Paul Henry was born at Nancy on the 21st of August 1848, and died at Paris on the 4th of January 1905. His younger brother Prosper, in collaboration with whom all his astronomical work was done, died on the 25th of July 1903. In the Report of the Council for last year an account is given of the work of the brothers Henry, and it was stated that it was not possible to separate the work of Prosper Henry from that of his brother Paul. A more detailed notice of the work of MM. Henry will be found in that report. Appointed Assistant Astronomers at the Paris Observatory in 1868, they set themselves to complete Chacornac's Charts of the Ecliptic. As they approached the Milky Way the large number of stars made visual observation almost impossible, and they tried photography The results they obtained, presented by Admiral Mouchez to the Academy in August 1884, were so satisfactory that they commenced the construction of a 12·8-inch photographic object-glass. This realised all their expectations, and they found that a field of 3° in diameter was sharply covered, and that with an hour's exposure stars of the 14th and 15th magnitudes were shown. In the course of a few years the international photographic chart of the heavens was commenced with instruments of the pattern first constructed by MM. Henry.

M. Paul Henry was a Chevalier of the Legion of Honour and Officer of Public Instruction. He was elected an Associate of the Royal Astronomical Society on the 8th of November 1899.

Journal: Monthly Notices of the Royal Astronomical Society, Vol. 65, p.349



Galaxie d'Andromède (Nasa)

Hymne à Mermoz

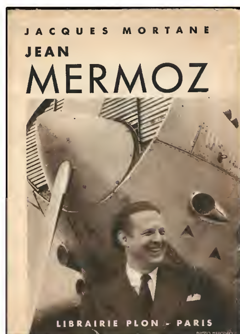
Mermoz ! Noble héros, fils de notre Thiérache,
Cette terre où le cœur profondément s'attache,
Nous venons saluer ton grand nom en ce jour.
Anxieuse, la France attendait ton retour,
Suivant la Croix-du-Sud, entre le ciel et l'onde,
Illustre aviateur ! Tous les peuples du monde,
Admiraient ton audace et ta témérité,
Ton courage viril, ton intrépidité ;
Et quand tu fus vaincu par les vents en furie,
Dans son cœur frémissant, notre chère Patrie,
Ressentit, ô Mermoz ! une immense douleur.
Pour nous, Aubentonnais, tous fiers de ta valeur,
Douleur plus vive encore, émotion profonde.
Vie hélas ! tôt brisée et déjà si féconde
En vols retentissants, en exploits merveilleux !...
Parents, laissez couler les larmes de vos yeux.

Pendant les jours riants de ton heureuse enfance,
Quand ton regard sondait notre beau ciel de France,
Songeais-tu que plus tard, héros audacieux,
Vers leur immensité, t'attireraient les cieux ?
Toujours prêt au devoir, fort, sublime héroïque,
En bravant le danger, courageux et stoïque,
Songeais-tu, dans ton cœur battant pour l'idéal,
Aux calmes horizons de ton pays natal ?
Aux beaux jours d'autrefois, heures déjà lointaines,
Au charme captivant de nos bois, de nos plaines ?
À notre sol fécond, sous un beau ciel d'azur,
À l'air de nos vallons, vivifiant et pur ?

Tous ces doux souvenirs, augmentaient ta vaillance,
Ainsi que le renom des ailes de la France.
Avant ton dernier vol, grand et noble Français,
Tu fis entendre, à tous, des paroles de paix.
À jamais, Aubenton gardera ta mémoire,
Aubenton, ô Mermoz ! que tu couvres de gloire.



Ecrit après la disparition de la Croix-du-Sud, l'avion de l'Aéropostale piloté par Mermoz le 7 décembre 1936 dans l'Atlantique-Sud, ce texte figure bien-entendu en bonne place dans le Musée Mermoz d'Aubenton, sa ville natale (9 décembre 1901) où il ne vécut en fait que sa tout petite enfance.



Paix et Travail

(Célébration du 11 novembre 1938)

Ô peuples ! Ouvrez tous vos cœurs à l'espérance,
Angleterre, Allemagne, Italie, et toi France
Suivez, en vous tendant une loyale main,
De la divine Paix, le lumineux chemin ;
Et vous toutes, ô sœurs, épouses, fiancées,
Couvrant d'un voile d'or les souffrances passées,
Que la joie et l'espoir, inondent votre cœur,
Que l'angoisse, en ces jours, fasse place au bonheur.
Soldats ! nobles héros, qui pour votre Patrie,
Avez sacrifié, sans plainte, votre vie,
Glorieux défenseurs, votre virilité,
À l'admiration force l'humanité.
Savants du monde entier, chercheurs, hommes de
science,
Unissant votre grande et vaste intelligence,
Dans un universel et splendide idéal,
Faites régner le bien, le bien vainqueur du mal.
Devant l'égalité de toute vie humaine,
Noble fraternité, viens remplacer la haine.

Jurons de vivre en paix, le cœur rempli d'ardeur.
De l'entente cordiale, exaltant la grandeur,
France, saluons tous le grand jour qui se lève,
Réalisant enfin le plus sublime rêve :
Tous les peuples unis, et se serrant les mains,
Serment d'ordre et de paix, fait par tous les humains.
Instant solennel, heure à jamais grandiose,
Des combats meurtriers, ô France ! l'ère est close.
Et gardant du passé l'immortel souvenir,

Ô peuples ! Dans la paix, marchez vers l'avenir :
Puisant dans le passé, la force salutaire,
Peuples, faites régner l'entente sur la terre.
L'angoisse faisant place à la sécurité,
Tout l'univers vivra dans la prospérité.
Remplissant, plein d'espoir, sa mission féconde
Ô soleil de la Paix ! Viens éclairer le monde,
Chante, peuple Français, en un hymne éternel,
Le Travail et la Paix, libre sous ton beau Ciel.



Blanche croit donc encore la paix possible, ou du moins l'appelle de ses vœux quelques mois seulement avant que se déchaîne le deuxième conflit mondial, pire que celui qui décima sa jeune génération et que nous vivrons dans de nombreuses pages, avec elle, et ses hommages en vers aux tués, aux blessés, aux mères, aux épouses.

C'est qu'elle milite, depuis la fin de la « der des ders », et inlassablement, pour cette amitié entre les peuples ennemis : l'appel des femmes, déclamé le 11 novembre 1936, l'hommage aux femmes d'Amérique, puis les deux poèmes suivants, écrits tout juste après l'armistice de 1918, puis, pour son dixième anniversaire, devant le monument aux morts d'Aubenton, et enfin : « Le rêve »...

L'appel des femmes en faveur de la paix

Femmes de tous les pays, ô sœurs femmes de France
Pendant nos jours troublés d'angoisse et de souffrance
Toutes unissons-nous ; qu'un hymne vainqueur,
Un appel à la paix, monte de notre cœur !
Toutes, épouses, sœurs et vous surtout ô mères,
Maudissant à jamais les guerres meurtrières
Versant le sang humain, la terreur et la mort.
Pour la paix mondiale, à l'enfant jeune et fort,
Dictons les grands devoirs : tout pour notre patrie,
Mais : plus d'œuvre de mort, place à l'œuvre de vie !
Que l'ordre et le travail rendent à tous l'espoir.
Homme, toujours debout au chemin devoir,
Exalte la valeur de toute vie humaine !
Sur la terre, ô paix ! Viens régner en souveraine.
Mon enfant, dit la mère, oh te savoir martyr
Plutôt la mort pour moi, plutôt cent fois mourir.

Femmes, réalisons cette œuvre magnifique :
Chaque peuple vivant heureux et pacifique,
Sans oublier jamais la grandeur des adieux,
Immortels souvenirs des héros glorieux !
Donnant l'exemple à tous, France, travaille et veille.
Femmes, réalisons cette noble merveille :
Les frères ennemis tous réconciliés,
Par un serment de paix étroitement liés ;
Plus de jours d'épouvante et de larmes amères
Mais l'espoir renaissant au cœur brisé des mères.
Notre émouvant appel sera-t-il écouté ?
Ô bienfaisante paix, sauve l'humanité !

Hommage aux dames Américaines de Chicago

Hymne pur et sacré de la reconnaissance
Envole-toi du cœur de notre chère France !
Par delà l'océan et ses flots argentés
Porte l'hommage ému des pays dévastés ;
Exalte les bienfaits de la noble Amérique
Ses femmes au grand cœur, son armée héroïque
Qui vint, face au danger, peuple vaillant et fort,
S'unir à nos soldats pour affronter la mort !
Quand sonna l'heure grave, ô nobles frères d'armes,
Vous arrachant des bras de vos mères en larmes,
Pour la France en péril, tous vous avez mêlé
À notre fier drapeau, héros, l'étendard étoilé.

Quelle souffrance, ô Nord en ton âme si fière
Tous les enfants pleuraient en murmurant, oh père
Reviens, nous t'aimons tant, ici nous avons faim
Pourquoi n'es-tu pas là pour nous donner du pain ?
Devant l'écho plaintif des souffrances humaines,
Anges de charité, femmes Américaines
Vos secours envoyés vers la terre sans blé
Relevaient en l'espoir notre cœur accablé.

Français, Américains braves pleins de vaillance
Votre sang fit germer dans la terre de France
La palme de la gloire et la liberté.
Devant tant de grandeur, le pays transporté
Dans un élan sublime, entraînant, magnifique
S'écrie avec amour « honneur à l'Amérique » !
Consacrons l'amitié qui fait les peuples forts
Par le grand souvenir de nos glorieux morts.

Charme des cœurs souffrants, nobles sœurs des femmes de France
Protégez l'isolé, la vieillesse, l'enfance.
Tel un lys idéal fleurissant sous l'azur,
Répandez le parfum et l'amour le plus pur.

Le rôle de la femme est d'apaiser les haines :
Aimons-nous, aidons-nous, ô sœurs Américaines,
Suivons notre étendard rayonnant de clarté,
Portant en lettre d'or deux mots « Paix et Charité ».



Hymne à la paix

Après l'armistice

C'est la fin d'un beau jour, l'heure et calme et sereine
Le ciel de pourpre et d'or, fait resplendir la plaine,
En diamants de feu, les rayons du soleil
Enflamment l'horizon pur, immense et vermeil.
Les champs vont s'estomper de charme et de mystère
Le silence du soir va régner sur la terre.

Deux hommes, deux soldats, deux anciens ennemis,
Echappés à la mort seuls, causent en amis ;
Et devant la splendeur du jour qui va s'éteindre
Les deux hommes émus, maintenant sans se craindre,
Evoquant la vision lugubre des combats
Et la cruelle mort de tant de fiers soldats,
Belle jeunesse en fleur, par la guerre,
Sentent monter entre eux un grand hymne à la vie.

Hélas ! Hélas ! Pourquoi dit l'un des deux guerriers
Suivant la dure loi des combats meurtriers
Un homme a-t-il le droit de tuer un autre homme ?
Les frères ennemis, c'est ainsi qu'on les nomme,
Ne pourraient-ils enfin au point de vue humain
Se rapprocher, s'allier et se tendre la main ?
Pourquoi briser ainsi le cœur de toute mère
Dont les yeux obscurcis sous la rosée amère
Ne verront plus jamais, hélas !, son pauvre enfant ?

Vainqueur, qui que tu sois, te sens-tu triomphant
Quand tu songes aux pleurs, à l'affreuse souffrance
Des cieux pour qui les jours sont tous sans
espérance ?
Et les soldats tous deux sont devenus songeurs
Du toit familial évoquant les douceurs,
Dans le calme, l'espoir, le devoir, même austère.

Ô paix, murmurent-ils, règne à jamais sur terre !



La Paix - Jacques Dumont le Romain

1918 - 1928

Les lys, les fleurs d'Azur, les roses empourprées
Dix fois ont refleuri sur nos tombes sacrées.
Héros... Depuis le jour à jamais victorieux
Où notre fier drapeau flotta victorieux
Vibrant d'émotion devant leur sacrifice.
Donne à tes fils la fleur au merveilleux calice
Ô France, fleur éclose en ton cœur maternel
Fleur de pourpre, fleur d'or, fleur au parfum du ciel
Au calice arrosé des pleurs de chaque mère,
Unissant dans l'éclat d'une pure lumière
Les siècles écoulés aux siècles à venir,
La fleur qui ne meurt pas, la fleur du souvenir.

Ô morts ! Garde d'honneur de notre belle France
De nos tombeaux, que monte un hymne d'espérance,
Un grand hymne d'amour, guidant l'humanité ;
Que les peuples, unis dans la fraternité,
Fidèles au devoir, puissant levier du monde,
Par leurs constants efforts, rendent la paix féconde !
Exemple des vivants, vivez dans tous les cœurs,
Héroïques martyrs, ô morts – grands morts vainqueurs ;
Marchez la tête haute et l'âme épanouie,
Combattants d'Aubenton, honneur de la patrie !
Ô France, que ton peuple en ce jour solennel
Travaille heureux et fier, libre sous ton beau ciel
Dans l'ordre et dans la paix, qu'il veille à ta puissance
Terre des nobles cœurs, terre sacrée de France.



Le rêve

Verdun ! France est là, lentement le soir tombe ;
La France est là, debout, devant l'immense tombe
Où dorment ses héros, ses martyrs glorieux ;
Le cœur brisé, des pleurs s'échappent de ses yeux.
Évoquant les longs jours d'indicible souffrance,
Un songe douloureux te fait revoir, Ô France,
Le soldat expirant, murmurant faiblement :
Maman, Maman, Maman, Oh ! ma pauvre maman...

D'intense émotion, de douleur pénétrée,
Tu tressailles... Soudain, de la plaine sacrée,
Comme un clairon sonnant sur la terre des forts,
Un bref commandement vibre : « Debout les morts ! »
Répondant à l'appel, tes troupes ranimées,
Jeunesse en fleur fâchée, admirables armées
Se lèvent dans un grand et splendide décor ;
Et, sous le vaste ciel criblé d'étoiles d'or,
Tes combattants sont là, pour ta gloire, ô patrie.

Tous, ils font retentir un grand hymne à la vie.
Tous ex-belligérants, frères d'armes Français,
De Verdun nous scellons un grand sermon de paix :

Sur la terre cessez, ô luttes fratricides !

De travail et de paix, les peuples sont avides,
Assez de morts, assez de carnage et de sang ;
Soleil ! Viens éclairer un monde renaissant ;
Que cesse, humanité, la haine meurtrière,
Tous, nous te repoussons : spectre hideux de la guerre !

Jure de vivre en paix, les cœurs remplis d'ardeur,
De ce geste sublime, exaltant la grandeur
Devant la vision de ton splendide rêve,
France ! viens saluer le grand jour qui se lève :
Tous les peuples unis, et serrant la main...

Serment d'ordre et de paix, fait par tous les humains,
Instant solennel ! Heure à jamais grandiose :
Des combats meurtriers, ô France, l'ère est close.

Et, gardant du passé l'immortel souvenir,
Que les peuples amis marchent vers l'avenir !



Les poèmes qui viennent sont écrits au cours de la guerre 14-18, puis pour inaugurer les monuments du souvenir (Aubenton, Hirson, Saint-Michel, Laon...) : la rigueur des armes et le pur patriotisme y éclipsent l'humanisme plus fraternel et pacifique des textes précédents. Sans doute Blanche doit-elle lutter intérieurement pour trouver son équilibre entre ces deux tendances contradictoires.

HISTOIRE DU 232e Régiment d'Infanterie pendant la Grande Guerre - Colonel Boisselet - 1922

Le 8 novembre, le 5e Bataillon est placé en réserve de brigade et est relevé par le Bataillon PATTON (370e R.I.U S.) Le 6e Bataillon continue sa progression. Il se heurte à la résistance acharnée d'un groupe ennemi établi dans la ferme et aux abords d'Aubenton. La ferme n'est enlevée qu'après un très vif combat. Les abords d'Aubenton sont dégagés. Pertes : Capitaine Elie tué, 6 soldats tués, 17 blessés.

Le lendemain, 9 novembre 1918, Aubenton est soumis à un terrible duel d'artillerie. Les habitants sont terrés dans caves et ces mêmes souterrains qu'utilisaient leurs ancêtres des siècles précédents. Dès la fin des combats, Blanche compose aussitôt ce petit poème :

Salut aux Braves

(Accueil du Maire d'Aubenton aux libérateurs)

Chers et nobles soldats, heureuse et l'âme émue,
La ville d'Aubenton par ma voix vous salue,
Bénissant le retour de chaque défenseur
Par qui fut refoulé partout l'envahisseur.
Vaillants soldats héros : fiers combattants de l'Aisne
Vous avez été tous à la lutte, à la peine,
Aujourd'hui soyez à l'honneur !
Dans un grand rayon de bonheur
Un chant radieux monte, un chant de délivrance,
Inondant tous les cœurs de joie et d'espérance.
Harmonieux et pur, il redit dans la paix :
Aubenton est toujours et restera Français !



Hirson : Inauguration du monument aux Morts pour la France

Devant ce monument ornant la terre libre
Libre par vous soldats, nobles enfants d'Hirson,
D'intense émotion, ô morts, la France vibre,
Et tous les cœurs Français vibrent à l'unisson.
Qu'à votre souvenir, toute haine s'apaise,
Dans l'unanime élan d'un amour Fraternel !

De nos héros tombés pour la gloire Française
Exaltons la grandeur en ce jour solennel !

Quand tu partais, soldat, à l'appel de la France,
Face au danger vaillant, courageux, martial,
Tu songeais, t'éloignant du sol de ton enfance :
Reverrai-je jamais le doux pays natal ?
Avant de clore tes yeux à la lumière,
Tu revis ton foyer, et l'adieu déchirant
De tous les êtres chers... et le nom de ta mère
A tes lèvres monta de ton cœur expirant.

Que votre souvenir se mêle à notre vie ;
Que les grands jours passés revivent, émouvants !
Redis, ô monument, dans la libre patrie,
Que les morts sont toujours les maîtres des vivants ;
Par l'exemple viril de leur force héroïque,
Exalte le labeur, et l'invincible espoir ;
Et sous notre beau ciel, d'un geste magnifique,
Chante la paix féconde, et l'amour du devoir !
Rallumant dans les cœurs une flamme nouvelle,

Par votre souvenir puissant et glorieux,
Veillant à la grandeur de la France immortelle,
Vous la servez encore, ô morts victorieux !



Au drapeau

Devant tes plis sacrés brillant dans la lumière,
Noble étendard, pourquoi rends-tu notre âme fière,
Pourquoi prends-tu le cœur des Français sans retour,
Le faisant tressaillir de respect et d'amour ?
Ah, c'est que le drapeau symbolise la France,
Sa beauté, sa grandeur, ses siècles de vaillance,
Tous les fiers conquérants d'un passé glorieux,
Les soldats de nos jours, dignes de leurs aïeux,
Suivant de tant d'exploits la lumineuse trace.

Quand passe le drapeau, c'est la France qui passe,
Le front resplendissant, de gloire auréolé,
C'est la France qui passe et le long défilé
Des héros, des martyrs... Plus vibrante et plus belle
D'avoir longtemps souffert, c'est la France immortelle.

Étreins pieusement ton étendard vainqueur,
France et crois à l'amour de ton peuple au grand cœur
Ta voix pure s'élève, ô fier drapeau de France ;
Le bleu, couleur du ciel nous parle d'espérance ;
De tes plis lumineux la Liliane blancheur
Fait resplendir l'éclat, France, de ton bonheur ;

Et la pourpre rappelle au tendre cœur des mères
Les souffrances, héros, de vos jours éphémères,
La liberté conquise au prix de votre sang,
Nous laissant à jamais le cœur reconnaissant.

Comme un bel arc-en-ciel brillant après l'orage
Sur Aubenton réduit à l'esclavage
Fais, ô drapeau Français, flotter tes trois couleurs :
Nos yeux, te revoyant, se sont voilés de pleurs !

Que ceux qui sont tombés pour notre délivrance
Dorment, nobles héros, sous le beau ciel de France
Dans la divine paix d'un glorieux repos :
Leur souvenir est, la France, dans ton drapeau.



Le monument aux morts, devant l'église d'Aubenton dont Blanche tenait le grand orgue à positif (classé)

Anniversaire du 9 novembre 1918
(Bombardement et libération d'Aubenton)

Grandioses instants d'Aubenton libéré
Évoquons en ce jour, ton souvenir sacré,
Longue et mortelle angoisse, inoubliables heures :
L'ennemi poursuivi, chassé de nos demeures,
Va-t-il voir s'effondrer sa muraille d'airain ?

Chaque civil, au fond d'un sombre souterrain,
Sous la grêle d'obus, de bombes, de mitraille,
Attendait anxieux la fin de la bataille.
La mort planait sur nous : reverrions-nous le jour ;
Faudrait-il périr là, dans cet affreux séjour ?

9 novembre 1918
Le canon Allemand tonne, mais moins sonore
Du grand jour va briller la radieuse aurore ;
Orgueilleux oppresseur, enfin tu faiblissais !
Un cri monte, vibrant... les Français, les Français !
Et nous vîmes soudain, l'âme éblouie et fière,
Des uniformes bleus passer dans la lumière.
Suprême émotion de nos cœurs frémissants...
Les larmes parlent mieux que les mots impuissants.

France, tu nous reviens le front nimbé de gloire,
Ajoutant aux lauriers de ta sublime histoire ;
Mais quelle tâche immense aux pays dévastés,
Que de ruines, de deuils, de champs ensanglantés...
À la lutte, au travail, le devoir nous appelle :

Tous debout, prenons part à l'œuvre universelle.
Peuple libre du Nord, unissons nos efforts,
Et, gardant en nos cœurs le culte de nos morts,
Montrons-nous dignes d'eux, dignes de leur vaillance,
Dignes de nos héros, et dignes de toi... France !



Arc de Triomphe de Paris : la Paix

Hommage pour l'inauguration du monument aux morts de Laon

France, gravis de Laon la montagne sacrée !
Regarde, après huit ans, la terre libérée
Glorifiant ses morts par ce fier monument !
Écoute, ô France, écoute avec recueillement
La voix du grand passé, puissante et souveraine
La voix du souvenir qui, de l'immense plaine,
Monte et vient retentir au fond de tous les cœurs !
Évoque, en ce grand jour, tes vaillants défenseurs,
Les adieux déchirants, et les larmes des mères,
Le brisement des cœurs en ces heures amères !

Nos héros de vingt ans, tous tressaillent d'espoir,
S'arrachant au foyer pour marcher au devoir.
Nobles soldats de Laon, dignes des grands ancêtres,
Vous êtes les vainqueurs et vous restez les maîtres,
Les Français de demain, votre virilité
À l'admiration force l'humanité.

Marchons avec respect sur la terre de France
Reconquise par vous et par votre vaillance,
L'âme revigorée aux sources d'idéal.
Plus encore, s'il se peut, aimons le sol natal !
Rappelle nos héros, monument grandiose,
France, de ton passé, qu'il soit l'apothéose ;
Gardant de tes grands morts le constant souvenir
Dans l'ordre et le travail, croyons en l'avenir !



À ceux qui partent

Jeune soldat qui vas veiller sur la patrie,
L'aimer et la servir,
Confiant, fier, heureux en ton âme attendrie,
Marche vers l'avenir !

Pour puiser un courage, une ardeur invincible,
Et, du mal triomphant
Si le devoir est dur et si l'heure est pénible,
Songe à ta mère, enfant !

Écoute ce que dit de sa voix grave et pure
Le drapeau lumineux ;
Des anciens combattants, imite la droiture ;
Sois bon Français comme eux ;
Que l'écho du passé, dans un souffle de gloire,
Résonne en l'avenir ;
De nos glorieux morts, tombés pour la victoire,
Garde le souvenir !

Rappelle-toi toujours ton enfance pieuse ;
Marche, rempli d'espoir ;
Grave en ton cœur ces mots, devise glorieuse :
Dieu, France, Honneur, Devoir !

Travaille à la grandeur de la France éternelle,
En toi nous avons foi.
Et, servant vaillamment la France qui t'appelle,
Ô soldat, souviens-toi !

Aveugle de guerre

Ô France ! Approche-toi plus près, plus près encore,
Car pour ses yeux voilés, les rayons de l'aurore,
Les feux de l'astre d'or qui, dans ton beau ciel luit,
Sont semblables, hélas ! à la plus sombre nuit.

Émue, approche-toi, mais refoule tes larmes
Pour ne pas contrister celui qui, sous les armes,
Fut la vaillance même, et la témérité.

Il te faut être fort, en ton obscurité,
Héros ! qui, d'une ardeur que rien ne peut décrire,
Malgré tes yeux brûlés, sur la terre martyre,
Fit d'un double flambeau resplendir la carté :
Flambeau de la victoire et de la liberté.

Au rang des nations, te voulant la première,
Il t'a donné ses yeux, France ! Sois sa lumière ;
Guide-le chaque jour, le cœur d'amour rempli,
Au chemin consolant du devoir accompli.

La France est près de toi, regarde bien, ô brave
Tu la vois, n'est-ce pas ? Victorieuse et grave,
Tu vois son front, si pur, meurtri mais triomphant,
Ceint par toi de lauriers, ô glorieux enfant.

Écoute sur ton cœur battre son cœur de mère,
En ta nuit lumineuse, ô grand blessé de France !



A nos héros

Thiérache, pur joyau de notre belle France
Exalte tes héros, modèles d'endurance ;
Honore leur ténacité,
Et montre, renaissant à la face du monde,
Ce que font le courage et la tâche féconde !

Après sept ans de liberté
Votre souvenir vit dans nos forêts profondes,
Ô morts ! et dans les flots de nos brillantes ondes,
Resplendissantes sous le ciel.
Et le souffle des champs, les brises de nos plaines,
Nos plaines aux blés d'or gardent, calmes, sereines,
Votre souvenir immortel.
Et par le sacrifice, Héros ! de votre vie,
Tous vous serez encore votre noble patrie :
De chacun, au fond de son cœur,
Elle a gravé le nom, de sa main maternelle,
Grands morts ! la garde d'honneur.

Français ! Imitons-tous leur vertu héroïque,
Comme eux, adonnons-nous aux tâches magnifiques,
Dictant chaque jour le devoir.
Et toi, Pierre d'Haudroy, Pierre Victorieuse,
De ta vaillante épée, à jamais glorieuse,
Garde nous l'invincible espoir !

(Une stèle monumentale est érigée à l'endroit où furent accueillis les généraux allemands chargés de négocier l'armistice, près d'Haudroy (Aisne) le soir du 7 novembre 1918)

Hommage aux morts de Saint-Michel

Comme avant le combat, ô France, fais l'appel
Des valeureux héros, gloire de Saint-Michel,
De ceux à qui tu dois ton existence même,
Évoque la grandeur, l'héroïsme suprême !
Avec force, un par un, nomme tous tes soldats ;
Écoute ! ... Hélas ! Combien ne te répondent pas !
Écoute ! ... Troublant seul cet émouvant silence,
Un combattant s'écrie, ému : « Mort pour la France ! »

L'émotion brisant ton grand cœur maternel,
Tu ne peux achever le glorieux appel ;
D'une immense douleur ton âme est pénétrée,
Et, devant la longueur de la liste sacrée,
À genoux, inclinée en un geste pieux,
De regret et d'amour, des pleurs voilent tes yeux.

France, relève-toi ! France, sèche tes larmes :
Tes nobles combattants, si vaillants sous les armes,
Unis pendant la paix, comme ils l'étaient au front,
Avec tous les Français, des morts se souviendront !
Tes Héros n'auront point donné leur jeune vie
En vain, pour ton honneur, immortelle patrie !
Braves que nous pleurons, ô glorieux absents,
Morts, héroïques morts, tous, vous êtes présents !

Présents dans tous les cœurs, dans toutes les mémoires,
Dans les plis du drapeau, tissé de tant de gloires ;
Car si, pour te sauver, ô France, on sait mourir,
Sur ton sol reconquis, on sait se souvenir !

Tous, vous avez écrit, avec force et vaillance
Le grand mot de « Devoir » sur la terre de France.
C'est en lettres de feu, c'est en lettres de sang,
Que vous avez tracé ce mot éblouissant.

Rester indifférent serait agir en lâche :
Chacun doit accomplir la magnifique tâche
D'aider notre patrie à son relèvement.
Redis-le chaque jour, glorieux monument,
Rappelle nos héros, exalte leur vaillance,
Fais aimer, plus encore, notre mère la France !

Et, sur la terre libre et sous notre beau ciel,
En l'honneur de nos morts, chante un hymne éternel.



Les adieux

Ô toi qui va quitter notre terre sacrée,
Que des siècles d'honneur ont de gloire illustrée,
Et ce sol, dans lequel, tout couverts de lauriers,
Dorment, en rangs pressés, d'intrépides guerriers ;
Brave, qui va combattre au loin pour la patrie,
Ô vaillant défenseur, souviens-toi de leur vie ;
Laisse vibrer la voix de leur fier souvenir,
Que l'écho du passé résonne en l'avenir !

Et que ton âme, aussi vaillamment entraînée,
Par un nom, un nom seul, soit tout illuminée ;
Un nom qu'ils ont écrit et gravé de leur sang !

Et quand tu quitteras les vagues écumantes
Pour aborder, là-bas, aux rives sablonneuses,
De l'île verdoyante aux fertiles sillons,
Que la brise, inclinant les palmes dentelées
Du ravenala des bois ou du blanc copalier,
Et la fleur enlacée au pied du latanier,
Que chaque bruissement de la forêt immense
Ne murmure à ton cœur que le doux nom de France !

Et quand retentira dans les airs le signal
Engageant au combat l'honneur national,
Que, des camps opposés, les flammes jaillissantes
Et les chocs répétés des lances frémissantes,
Que, des glaives d'acier, les reflets flamboyants
Ou, des canons tonnant, les longs jets foudroyants,
Que ces signes de feu, dans la nuit obscurcie,
Ne tracent qu'un seul nom : le nom de la patrie !

Tu vas partir au loin, sous un ciel étranger.
Pour la France, soldat, qu'importe le danger !
Si le combat est rude, et si l'heure est pénible,
Pour puiser un courage, une ardeur invincible,
Regarde le drapeau que la brise des cieux
Balance lentement en replis lumineux :
Il est tissé, soldat, des gloires les plus pures ;
Et le sang, échappé de ses nobles blessures,
Augmentera l'éclat d'une de ses couleurs.

Va combattre, ombragé par ses voiles vainqueurs ;
Va lutter, confiant, et durant la campagne,
Pense que la patrie entière t'accompagne,
Et que tous les amis, ô brave, te suivront !

Mais, quel pli douloureux vient sillonner ton front,
Comme un éclair de feu qui déchire la nue ?
Sous une émotion trop longtemps contenue,
Ton cœur est oppressé... Tu vois dans le lointain
Un toit, tout inondé des rayons du matin ;
Tu revois ton foyer, et ta mère isolée,
Et maintenant, de pleurs, ta paupière est voilée.
Quand la reverras-tu ? Point de larmes, soldat !
Va ! Nous prierons, guerrier, et les femmes de France,
Pour faire étinceler l'astre de l'espérance,
Iront offrir au ciel tous les vœux de leur cœur,
Et demander pour toi le courage vainqueur.

Mais déjà tu souris, et ton regard humide
S'enflamme de fierté, de vaillance intrépide :
Va lutter confiant, et sur Madagascar
Fais ondoyer, soldat, notre fier étendard !

Hommage à Monseigneur Binet

Qui soigna les blessés sur les champs de bataille

En vous voyant ici, parmi nous Monseigneur
Nous saluons ce jour comme un jour de bonheur.
La joie entre aujourd'hui dans notre antique église
Par nos braves soldats vaillamment reconquise.

Pendant la guerre, hélas ! rien n'était plus à nous,
Et quand, désespérés, nous tombions à genoux,
Notre digne doyen, rempli de confiance,
Nous disait d'espérer, contre toute espérance ! [1]
Partageant sans faiblir notre malheureux sort,
Pendant les sombres jours, il restait calme et fort,
Cherchant à soutenir nos âmes alarmées,
Élevant tous les cœurs vers le dieu des armées
Dont la gloire arriva le jour libérateur.

Heureux, pleins de respect, acclamons le pasteur
L'illustre et notre chef de notre diocèse
Dont nous tous admirons la grande âme Française.
Sans souci du danger, aux heures des combats,
Loin de nous, vous étiez l'appui de nos soldats,
Quand tous, héros obscurs, tombaient pour nous
défendre,
Vous étiez, Monseigneur, le père le plus tendre.

---

[1] Le doyen est alors le chanoine Louis, dont les propos et autres faits qui ne sont pas du goût de l'occupant sont rapportés par le Docteur Alain Schlienger (*Quand l'Histoire passe par Aubenton... et s'y arrête* - Edité par la société Christian Pagnoud, Paris 1990).

Et quand ils appelaient leur mère, épouse ou sœur,
De ces êtres chéris, vous aviez la douceur...
À leurs regards mourants, sur la terre meurtrie,
Vous faisiez entrevoir la céleste patrie
Et briller un rayon de l'éternel espoir.

Tant d'héroïsme dicte à chacun le devoir
Que la foi, fleur du Ciel, vienne embaumer la Terre,
Qu'aux pays libérés, le travail salutaire
Ramène la vertu, source de vrai bonheur,
Et qu'un peuple martyr, mûri par la douleur,
Dirigé vers le bien, guidé par l'espérance
Rende plus grande encore notre immortelle France !



Ce texte a sans doute écrit en 1920, après la nomination de Mgr. Charles-Henri-Joseph Binet comme évêque de Soissons, pour sa venue dans la paroisse d'Aubenton. Mgr. Binet fut mobilisé comme brancardier en 1917 puis comme aumônier d'une guerre qui lui valut trois citations militaires...

Le 30 juillet 1922 sont baptisées en grande pompe les nouvelles cloches de l'immense clocher de Notre-Dame d'Aubenton. L'une d'entre elles s'appellera : Blanche ! Elle en est la marraine... (Poème en page 64)
Mais ce jour parvient aussi un télégramme annonçant la mort au combat, contre les rebelles druzes de Syrie, du Lieutenant Bouxin, fils unique du Conseiller général de l'Aisne. Ce dernier lui fera ériger, au centre de la partie haute du cimetière, un grand monument funéraire abritant la statue en pied de l'officier, réalisée en marbre blanc par le sculpteur Charles Georges Cassou, prix de Rome (1920).

Obsèques d'André Bouxin

Ah, tu ne réponds pas à la voix qui t'appelle,
Jeune et vaillant héros. Hélas ! ô mort cruelle,
Sans songer au foyer dont tu brises l'espoir,
Tu l'as fauché, debout, au chemin du devoir...
Ce modèle de ceux qui servent la patrie,
Tu l'as fauché là-bas, sous le ciel de Syrie.

Brisé d'émotion, Aubenton en ce jour
De son plus noble enfant, accueille le retour.
Les plus beaux dons parent sa jeunesse brillante.
Ses hautes qualités, sa bonté souriante,
Attiraient tous les cœurs ; son âme de soldat
Sans crainte du danger l'entraînait au combat.

Revoir ceux qu'il aimait – ô vision sereine...

Hélas, il est tombé sur la terre lointaine !

Ajoute un nom sacré, France, à ton livre d'or
Et par son souvenir, fais qu'il te serve encore.

Vous pleurez, ô parents – tu pleures aussi, ô France,
Car pour eux et pour toi c'est une perte immense.
Mais, relevant soudain votre front attristé,
Que vos cœurs déchirés tressaillent de fierté :
Car sa vie exemplaire et sa pure mémoire
Et son nom de héros sont entrés dans la gloire !

Très bas, incline-toi devant lui, fier drapeau !
Hélas – voici le jour du suprême repos,
À l'ombre de la croix, symbole d'espérance,
Au pays tant aimé de ton heureuse enfance,
Reconnaissant et fier de tes vaillants efforts,
Repose, du sommeil des braves et des forts !

Appel	« André Bouxin »
Réponse	« Mort pour la France »

Si tu ne réponds plus à la voix qui t'appelle,
Tu vivras, dans le cœur de la France immortelle.



En nous écartant progressivement de l'hommage aux guerriers, en laissant de côté d'autres poèmes de la même intarissable veine, inlassable, ... mais que nous savons quelque peu lassante pour le lecteur d'aujourd'hui, nous poursuivons avec celui de têtes couronnées ou élues, que Blanche admire avec une ferveur particulière : Elisabeth d'Angleterre, Franklin Roosevelt, comme pour sceller l'amitié des futurs alliés tout en appelant à la paix du monde. Mais aussi : Carmen Sylva, reine de Roumanie, ... sans doute pour de toutes autres raisons. Un modèle envié de femme libre, cette royale George Sand qui goûte autant que Blanche les plaisirs de la littérature, des vers et du piano ?

À sa Majesté la reine d'Angleterre

Comme un beau rayon d'or, perçant la nuit obscure,
Éclaire l'horizon de la lumière pure,
Ô reine Élisabeth, ô douce majesté,
Vers notre pays, de bonheur transporté,
Vous venez, souriante, heureuse et pacifique,
Accompagnant le roi dans notre république
Pour visiter la France, avec son beau ciel bleu.

Le riche et l'indigent, chacun en son milieu,
Sent briller en son cœur un rayon d'espérance :
Tu reçois un grand peuple, ô noble et belle France !
Ô reine, notre union s'affirme en ces beaux jours,
Entre nous l'amitié se scelle pour toujours.

Charme des cœurs souffrants, ô charitable reine,
Votre aimable présence apaise toute haine,
Et l'amour de chacun, dans votre cœur royal,
Libre s'épanouit, tel un lys idéal.
Et la main dans la main, la France et l'Angleterre
Veulent que règnent l'ordre et la paix sur la terre.

De la guerre cruelle, évitant le retour,
Au travail, au devoir, employer chaque jour !

Et, songeant au passé, la France se recueille,
Et toute mère, émue, heureuse, vous accueille
Pour saluer en vous, augustes majestés,
Avec l'ère de la paix, l'ère des libertés.

Au chemin du devoir, marchez, France, Angleterre ;
Peuples, unissez-vous ; que par toute la terre
D'harmonieux accents vibre l'humanité,
Dans l'ordre, le travail, la paix, la liberté !

Auguste souverain, auguste souveraine,
Des humbles, des petits, soyez roi, soyez reine ;
Croyez en l'avenir et, que dans votre cœur,
Règne à jamais la paix, à jamais le bonheur !



A son excellence Mr Franklin Roosevelt Président des États-Unis

Français, acclamons-tous l'illustre philanthrope
Qui d'un rayon d'espoir illumine l'Europe :
Ses paroles de paix, en sillons lumineux,
Viennent réconforter les peuples anxieux.
Président Roosevelt, du cœur de chaque mère
Monte, reconnaissant, un cri d'amour sincère :
Elle a donné la vie, est-ce pour voir mourir
Son enfant bien aimé ? Pour le savoir martyr ?

Que les combats sanglants, la guerre meutrière,
Fassent place à la paix comme à la liberté ;
Que tous les bienfaiteurs de notre humanité,
Les savants, les chercheurs, tous les hommes de science,
Unissant leurs travaux, leur vaste intelligence,
Dans un universel et splendide idéal,
Fassent régner le bien, le bien vainqueur du mal !

Répandant autour d'eux le culte de la vie,
Que des devoirs humains la route soit suivie ;
Que l'homme apprenne à l'homme, en sublime effort,
À respecter la vie, à combattre la mort.

Ah ! Ne semble-t-il pas qu'en suprême harmonie
La voix des combattants, tombés pour leur patrie,
Pour exalter la paix s'élève vers le ciel ?
Devant l'égalité de toute vie humaine,
Noble fraternité, viens remplacer la haine ;

Conservant du passé l'immortel souvenir,
Dans l'ordre et le travail, marchons vers l'avenir !

Honneur à notre France, honneur à l'Amérique,
À son illustre chef, grand, noble et pacifique...
Peuples, écoutez-le : dans un beau geste humain,
Ô peuples, tendez-vous une loyale main !

Puisant dans le passé la force salutaire,
Peuples, faites régner l'entente sur la terre ;
L'angoisse faisant place à la sécurité,
Tout l'univers vivra dans la prospérité ;
Remplissant, plein d'espoir, sa mission féconde,
Ô soleil de la paix, viens éclairer le monde !



Élisabeth Pauline Ottilie Louise de Wied devient reine de Roumanie en 1881, l'année de naissance de Blanche, et le reste jusqu'en 1914. Carmen Sylva est le nom de plume de cette reine polyglotte (allemand, roumain, français et anglais), primée par l'Académie Française pour une de ses œuvres.

Sans doute l'hommage rendu maintenant par Blanche est-il conçu à l'occasion d'un voyage parisien de cette belle Fée, selon le mot de son admirateur Pierre Loti qui lui consacre un ouvrage : « l'Exilée ».

Hommage à Carmen Sylva
Reine de Roumanie

Pour célébrer - ô lyre - si noble reine
Je voudrais retenir, des brises de la plaine,
Les chants des matins radieux,
Prendre, à la source claire, aux vagues cristallines,
Aux bois harmonieux, aux échos des collines,
Les sons les plus mélodieux...

Je voudrais imiter ta voix suave et pure
Quand tu berces notre âme, en la ramée obscure,
Ô divin chantre du printemps,
Aux accords modulés d'une grâce infinie,
À mon hymne mêlant la sublime harmonie
Charmer son cœur quelques instants...

Ô jours, qui composez la chaîne de ce monde,
Ne ressemblez-vous pas à la forêt profonde
Où rarement un rayon luit ?
Aux arbres que l'aurore un instant illumine,
Que l'orage bientôt secoue et déracine ?
(...)

Soudain, dans la forêt vaste et majestueuse,
Par la mousse voilée en la fraîcheur ombreuse,
S'est épanouie une fleur !

L'aurore au voile rose entrouvre sa corolle,
Son parfum nous ravit, sa grâce nous console,
Sa beauté charme notre cœur :
Carmen Sylva, joyau de la sombre ramure,

Quand ta royale lyre, en vibrant, noble et pure,
Pure comme l'azur du ciel,
Exhale un chant d'amour, de pitié, de mystère,
L'espérance, soutien des vaincus de la terre,
Brille comme un phare éternel.

Ô noble Élisabeth, notre chère patrie
S'honore du talent de son auguste amie,
Aux chants de joie ou de douleur...

Formant la gerbe d'or de la France alarmée,
La fleur de la forêt, exquise et parfumée,
Rayonne à la place d'honneur.

Puisse sa majesté répandre en Roumanie
La bonté, les bienfaits d'une admirable vie,
Les trésors de son noble cœur ;
Qu'elle règne longtemps sur son peuple fidèle,
Que, sur son front royal, radieux, étincelle
Le diadème du bonheur !





L'hommage à Carmen Sylva nous sert de transition entre la Blanche résolument tricolore, très officielle, et la Blanche des tons suaves, pastels, dégradés ; de transition entre les accents déchirants de la sonnerie aux morts et les douces notes de la lyre.
Une nouvelle fois, il n'est pas question de chronologie dans ce classement, mais des effets d'attraction de pôles opposés, ou complémentaires, qui donnent à sa personnalité richesse et complexité, quelle que soit la période. Comme Élisabeth de Roumanie, et peut-être pour suivre son exemple, Blanche trouve aussi l'inspiration dans le conte, la légende historique, la vie simple et nature, ...et dans sa propre vie sentimentale.

Bérangère d'Auvergne

Il y a bien longtemps, dans un ancien duché,
Dans un sombre manoir, entre deux monts caché,
Vivait la jeune Bérangère.
Sa beauté radieuse égalait sa douceur :
Un brillant séraphin l'eut prise pour sœur !
Quand elle disait sa prière,
Quand le jour s'éteignait dans de pures lueurs,
À l'heure où les oiseaux s'endorment près des fleurs,
Au fond des ombreuses ramées,
La gracieuse enfant prenait sa lyre d'or
Et jetait vers le ciel chaque sublime accord.

Au souffle des nuits embaumées,
Le rossignol charmé cessait son chant divin :
Il écoutait, surpris du doux concert lointain,

Cette mélodie infinie...
Puis, de nouveau lançant des sons mélodieux,
Et leurs voix se mêlaient, duo digne des cieux,
Dans une angélique harmonie.

Mais voici qu'une année, un cri de désespoir
Retentit, douloureux... Et les brises du soir,
Plaintives, volent en la plaine,
Et le chantre des nuits, dans le feuillage obscur,
En jetant aux échos son rythme doux et pur,
N'entend plus de notre lointaine...

La vallée offre aux yeux un spectacle navrant,
La mère tombe aux pieds de son fils expirant :
Ô famine, angoisse suprême !
Seigneur, donne du pain, un peu de pain seigneur,
Dit le père, épuisé, succombant de douleur
Près de tous les êtres qu'il aime.

Bérangère accorda sa lyre, au son divin,
Puis elle alla chanter dans tout le Limousin,
Des pauvres, l'extrême misère.
Et des larmes tombaient sur ses doigts inspirés ;
Et de son cœur montaient des accents déchirés
Qui touchèrent la foule entière :
Chacun voulut donner et des fruits et du blé,
Pour rendre l'abondance au pays accablé.

Alors, la douce Bérangère
Remercia le ciel. Et l'hymne du bonheur
Monta, suave et pur, jusqu'aux pieds du Seigneur,
Porté par la brise légère...

La reine Clotilde

(Un des premiers poèmes de Blanche, jeune fille)

Le chef des Francs paraît ; son bouclier d'airain
Étincelle, et le front du vaillant souverain
Rayonne d'ardeur intrépide.
Et son fringant coursier s'agite, éblouissant...
Sur la dalle sonore, il attend, frémissant,
L'allure fougueuse et rapide.

La reine est là, priant en ces termes touchants :
Que le Seigneur, ô roi, que le maître des champs
Bénisse vos armes puissantes !
Au sein de la mêlée, entraînant vos soldats,
Levez les yeux au ciel, vers le dieu des combats,
Vers les lumières jaillissantes !

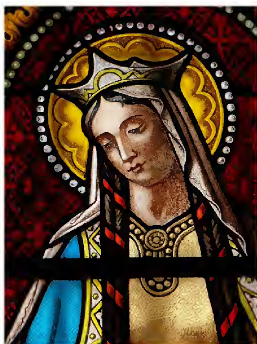
Et Clovis s'éloigna, suivi de tous ses Francs ;
Au champ de Tolbiac, ils se massent en rangs,
Et la lutte bientôt s'engage...
Comme un lion captif, ivre de liberté,
Le roi s'élance alors, plein de mérite,
Chef de vaillance et de courage.

Tout-à-coup, il s'arrête, étonné, menaçant :
Ses hommes, épuisés, couvrent le sol de sang...
Ah, leur ardeur faiblirait-elle ?
Dans son âme inquiète, il passe un trait de feu :
Il se souvient alors, et pense à ce grand dieu
Qui règne en la nue éternelle.

« Ô maître de Clotilde, et dieu de son cœur,
S'écria-t-il, ému, fais que je sois vainqueur !
Je jure, à cette heure suprême,
D'adorer ton saint nom jusqu'à mon dernier jour.
Si tu m'exauces, Dieu : pour toi, tout mon amour !
Et je recevrai ton baptême ».

Aussitôt, tressaillant d'une invincible ardeur,
Clovis, en s'élançant, prodige de valeur,
Repousse l'armée étrangère.

Il revient triomphant, couronné de lauriers,
Puis, rejetant son glaive et son grand bouclier,
Adora le Dieu de lumière.



L'amitié

De toutes les fleurs de la terre,
Écloses sous le ciel d'azur,
Fleurs dont la brise printanière
Répand le parfum frais et pur
Des fleurs qu'un rayon d'or frise
Dans la lumière de l'été,
Parmi toutes, la plus exquise
C'est la fleur de l'amitié.

Tu souffres : je sens ta souffrance...
Tu pleurs : mon front s'est voilé...
De tout ton cœur, la désespérance
Fait mon cœur chagrin et troublé...
Sur le chemin de notre vie,
Pour que l'écueil soit oublié,
Brille toujours, épanouie,
Ô douce fleur de l'amitié !

Le sourire est-il à ta porte ?
Du bonheur, vois-tu les rayons ?
Il me semble que juin m'apporte
Les roses de tous ses buissons.
Aux jours de joie, aux jours de larmes,
De crainte, ou de sérénité,
Brille, dans nos cœurs que tu charmes,
Ô douce fleur de l'amitié !

La fête au village

De sa chaumière, une fillette
Heureuse s'éloigne en chantant :
C'est le dimanche de la fête,
De la fête qu'elle aime tant.

Le ciel est gai et rose,
Rose comme sa joue en fleur.
Elle semble une rose éclose
Au souffle d'un jour enchanteur.

Les diamants de la rose
Brillent aux rayons du matin.
On voit, de la route boisée,
Le village dans le lointain...

Dis : à quoi songes-tu rosette,
Souriante en tes beaux atours ?
En effeuillant une fleurette,
Rosette songe à ses amours.

Rosette songe, en sa jeune âme,
Au beau Lucas, le moissonneur
Dont le regard a tant de flamme,
Tant de charme et tant de douceur.

Veille sur ton cœur, ô ma belle ;
Enfant, prends garde, en ce beau jour,
À l'étreinte, souvent cruelle,
Que porte la flèche d'amour !

La petite glaneuse

(Un des premiers poèmes de Blanche, jeune fille)

Voici le jour, voici la vie :
Sur la nature épanouie,
Le soleil verse des flots d'or.
Les brises légères et pures
Font onduler les moissons mures,
Dans un resplendissant décor.

Au vallon, la fraîche glaneuse
Se penche, souple et gracieuse,
Fillette des bois et des prés !
Et comme sans y prendre garde,
Le moissonneur qui la regarde
Jonche le sol d'épis dorés...

Le blé courbe l'épaule frêle,
Et l'or de la gerbe se mêle
À l'or rayonnant des cheveux.
Ah, quelle ardeur elle déploie
Pendant qu'un doux rayon de joie
Fait briller l'azur de ses yeux !

Reste aux champs, aimable fillette,
Humble fleur, fraîche pâquerette ;
Ne déserte point le vallon !
Chante, enfant, ta chanson joyeuse,
Et toujours, petite glaneuse,
Demeure attachée au sillon !
Reste fidèle à ta chaumière,

Laisse le rêve et la chimère
De rechercher un autre sort !
Vois-tu, par l'horizon sans voile,
L'aube rose et le soir, l'étoile,
Phare du mystérieux port ?

N'as-tu pas l'onde cristalline
Du printemps, la chanson divine
Qui murmure en ton jeune cœur,
La fleur de la plaine embaumée,
Le nid de l'ombreuse ramée ?

Enfant, c'est là, qu'est le bonheur !

Dans le poème qui suit, Blanche rend hommage à son père, Nestor Gréhant, décédé en 1910. Elle vient de retrouver une très émouvante lettre de remerciements qu'un vieux mineur a voulu adresser à l'inventeur du « grisoumètre » : un appareil de détection préventive, utilisé par les Charbonnages de France jusqu'en 1950, presque la fin d'exploitation des veines de houille...

La lettre

C'est l'heure du devoir ! Marche à ton dur labeur ;
Au fond du gouffre, descends, pauvre mineur ;
Des entrailles su sol, du sol fécond de France,
Viens arracher le pain de ta dure existence ;
Quitte la plaine d'or, où le jour resplendit,
Pour affronter le sein de l'éternelle nuit !

Et tous les êtres chers, qui t'aiment en ce monde,
Connaissant les dangers de la mine profonde,
En te distant adieu, murmurent, tour à tour :
Reviendra-t-il jamais ? Reverra-t-il le jour ?

Et toi, pauvre vieillard, en ton humble chaumière,
Quel violent chagrin, quelle pensée amère,
Fait couler lentement des larmes de tes yeux
Jadis fort courageux parmi les courageux
Pour ta famille ? Hélas : le grisou l'a ravie,
Deuils cruels, te laissant seul, au soir de la vie...

Mais non ! Tu n'es point seul, car apparaît soudain,
Riante fleur éclose en un triste jardin,
Le front pur entouré d'une blonde auréole,
Ton petit-fils, joyeux, revenant de l'école.

Tu ne pleureras plus, et tu n'auras plus peur,
Grand-Père, cria-t-il, quand je serai mineur,
Car, le maître l'a dit, l'un des savants de France,
Depuis longtemps, longtemps, avec persévérance,
Unissant chaque jour la recherche à l'effort,
A vaincu le grisou, l'affreux grisou de mort !

À ces mots, le regard de l'aïeul s'illumine :
Il songe à ses deux fils, morts au fond de la mine,
À leur mère expirant, brisée en son amour,
Que n'est-il pas mort aussi dans cet horrible jour ?
Grisou : fléau maudit, redoutable et funeste !
L'orphelin de sept ans, futur mineur, lui reste.
Avec émotion, il dit en se levant :
Viens petit, nous allons écrire à ce savant.

L'enfant tout fier sourit, puis d'une main peu sure,
En s'appliquant beaucoup, d'une grosse écriture,
Les cils baissés voilant l'azur de son regard,
Il écrivit ces mots, dictés par le vieillard :

Permettez-moi, Monsieur, d'oser sans vous connaître
Exprimer le bonheur que vous avez fait naître
En mon cœur d'ouvrier, grâce à votre savoir.
Ceux qui risquent leur vie en allant au devoir,
Et pour qui bien souvent la tâche est si cruelle,
Ne redouteront plus les explosions mortelles,
L'angoisse fera place à la sécurité !

Au nom de la patrie et de l'humanité,
Honneur à vous ! Voilà ce que je peux vous dire,
Moi, vieillard ignorant, qui ne sait point écrire.
Croyez l'accent ému d'un pauvre vieux mineur :
Gloire, honneur et louange à notre bienfaiteur !

Le soir

L'horizon revêt des tons d'améthyste,
Les heures du soir sont douces et tristes...
Les chers souvenirs, par le temps voilés,
Font revivre en nous les jours écoulés.
L'horizon revêt des tons d'améthyste,
Les heures du soir sont douces et tristes...

Un souffle berceur, comme un chant lointain,
Dit : te souviens-tu du riant matin,
Où l'aube, à flots d'or, entrouvrait les roses ?
Du rayon d'espoir émanant des choses,
Un souffle berceur, comme un chant lointain,
Dit : te souviens-tu du riant matin ?

Des jours parcourant la route fleurie,
Tu croyais cueillir les fleurs de la vie,
Et la charité, tarissant les pleurs,
Épandait partout la bonté des cœurs.
Des jours parcourant la route fleurie,
Tu croyais cueillir les fleurs de la vie...

Chant consolateur, dans la paix du soir,
Au cœur attristé, chante le devoir !

Évocations

Renaissez ! jours bénis de mon heureuse enfance,
Jours où, le cœur baigné de joie et d'espérance,
La vie et l'avenir paraissaient à mes yeux
Comme un chemin lointain, facile et lumineux.

Après les deuils, les pleurs, les heures de tempête,
Des sommets douloureux ayant atteint le faîte,
Des épreuves ayant subi les dures lois,
Je reviens évoquer les beaux jours d'autrefois...

Ô toit familial ! Douce et vieille demeure,
Où sont les êtres chers, que chaque jour je pleure ?
Près du foyer béni qui nous réunissait,
Où sont les cœurs aimants, que mon cœur chérissait ?

Les mêmes peupliers bordent les mêmes rives,
Mais les brises du ciel me semblent plus plaintives ;
Et la source, épandant ses ondes de cristal,
Semble de longs sanglots, baignant le sol natal...

Isolée, à travers la campagne fleurie,
Dans le calme, la paix, la douce rêverie,
La voix des souvenirs, au rythme harmonieux,
Unit mon âme émue au soir silencieux.

Renaissez ! jours bénis de mon heureuse enfance,
Et dans mon cœur chantez un hymne d'espérance,
Mélodieux et pur, un chant venu du ciel :
Il est si doux de croire au revoir éternel...

La Plaine

Voici le jour ! Au loin l'horizon se colore
Des rayons empourprés de la naissante aurore,
Et l'astre de lumière, au disque éblouissant,
Lentement dans le ciel monte, resplendissant.

Et chaque être reprend la tâche de la vie !

Le stérile sillon t'appelle et te convie,
Lève-toi, fils des champs, courageux travailleur,
Sans trêve, sans repos, marche à ton dur labeur !
Va, la plaine là-bas, vaste plaine aride,
Attend l'acte fécond de ton bras intrépide ;
Marche à ton dur labeur, plein de force et d'entrain,
Car par toi, du blé d'or, nous attendons le pain !

De ton soc renversé, creuse la terre brune ;
Du travail, de l'effort, va, suis la loi commune,
La grande et noble loi qui régit l'univers,
Redisant au marin, sur l'infini des mers,
Au savant, à l'artiste, à l'ouvrier des villes :
Accomplis ton devoir, et rends les jours fertiles !
Le travail est le guide invincible du fort ;
Homme, ne faiblis point, lutte jusqu'à la mort !

Le temps a poursuivi son grand vol éternel,
L'humble fils du hameau dort, sous le vaste ciel...
Il t'a donné sa vie et sa constante peine,
Garde son souvenir dans tes brises, ô plaine ;
Redis paix et travail, aux siècles à venir ;
Plaine, en ton souffle pur, garde son souvenir !

Chant d'espoir

Poète, prends ta lyre, et chante le printemps :
Chante les rayons d'or, chante l'aurore rose,
La brise parfumée, et la fleur fraîche éclose ;
Poète, prends ta lyre, et chante le printemps !

Poète, prends ta lyre, et chante la vaillance :
Chante, de chaque jour, le noble et dur labeur,
Le travail, source pure et saine du bonheur ;
Poète, prends ta lyre, et chante la vaillance !

Poète, prends ta lyre, et chante le devoir :
Que de tous, humble ou grand, la tâche s'accomplisse,
Pour l'ordre universel, la paix et la justice ;
Poète, prends ta lyre, et chante le devoir !

Poète, prends ta lyre, et chante l'espérance :
Que, relevant les fronts par la suite épuisés,
Elle verse la force à tous les cœurs brisés ;
Poète, prends ta lyre, et chante l'espérance !

Prends ta lyre, ô poète ! En un hymne éternel,
Chante la charité, baume de la souffrance,
Fais vibrer dans le cœur de notre belle France
Ta lyre aux cordes d'or, en un hymne éternel !

Après la guerre

Pendant notre esclavage et notre long martyre,
Tu n'avais plus de chants, plus d'hymnes, ô ma lyre.

La guerre meurtrière, aux sinistres engins,
Répandait l'épouvante au milieu des humains :
Voix des canons, sonnant nuit et jour, voix terribles,
Détruisant sans répit nos villages paisibles,
Obus, bombes d'avions, fracas étourdissants,
Gémissements jetés dans la boue et le sang,
Étouffant, des forêts, les pures harmonies,
Les murmures si doux de nos plaines bénies...

Les sources de cristal semblaient de longs sanglots,
Seuls vibraient, des combats, les sinistres échos.

Soudain, d'un rayon d'or, la terre s'illumine :
La paix, la douce paix, bienfaisante et divine,
De la vie et l'espoir annonce le retour.
L'oiseau, craintif encore, reprend son chant d'amour,
Et la nature entière, à revivre s'apprête.

Alors, j'ai rencontré le délicat poète
Dont les chants ont bercé mon âme, doucement...

Voilant, des jours passés, l'horreur et le tourment,
La lyre aux cordes d'or vibre, mélodieuse.

Puisse-t-il, écoutant sa muse radieuse
Faisant aimer de tous le poète Lionel,
Par ses chants inspirés, faire rêver du ciel !

« Lionel » : le délicat poète est-il figure de style, ou aussi de chair ? En fut-elle longtemps la muse ? Dans la terre de Thiérache, Blanche garde tous les secrets d'un être qui a vu disparaître presque toute une génération de jeunes hommes, au moment où elle devenait femme.

De tant d'autres solidaire, elle reste jusqu'au bout solitaire...

Dans ce havre de paix et de souvenirs que fut sa maison d'Aubenton, nous n'avons malheureusement retrouvé aucun portrait ou aucune belle photographie de Blanche.

Au revoir

Quand la neige, l'hiver, couvrira le vallon,
Quand, dans l'âtre, le soir, la chanson du grillon [2]
Remplacera la voix pure de la fauvette
Ou l'hymne matinal de la vive alouette,
Nous songerons souvent aux beaux jours de soleil,
Où l'aube illuminait le ciel rose et vermeil.

Tous, nous évoquerons la douce poésie
Nous versant, à longs flots, sa divine ambroisie...
Puis, suivant sans faiblir le chemin du devoir,
Nos cœurs se souviendront, en songeant au revoir.

C'est l'automne, et déjà la légère hirondelle
Vers un ciel plus clément, s'enfuit à tire d'aile.
Nous qui restons, pensons avec amour
À l'aimable printemps, au bonheur du retour...

* ✿ * ✿ *

[2] *Quand vient l'hiver, le grillon aime se réfugier près des grandes cheminées : cf. « Le Grillon du Foyer » de Charles Dickens.*

Cloches de France !

I

O cloches d'Aubenton ! sonnez, cloches nouvelles,
Que vos puissantes voix graves et solennelles,
Vibrent pour la première fois.
A nos regards émus, l'Eglise vous expose ;
Rappelez à nos cœurs, en ce jour grandiose,
Nos chères cloches d'autrefois !

II

Ah ! quand du vieux clocher brusquement arrachées,
Semblables aux héros tombant près des tranchées,
Se brisa leur pieux métal,
Nous songions que là-bas, au champ de la vaillance,
O cloches ! comme vous, nos fiers soldats de France
Tombaient loin du doux sol natal.

III

Et nos cœurs angoissés frissonnaient d'épouvante,
Votre bronze allait-il, au sein de la tourmente,
Se changer en armes de mort ?
Dieu ne pouvait permettre, ô cloches, cloches saintes,
Que soient pour nos Français vos mortelles atteintes
Rendant vain leur suprême effort !

IV

Rappelez nos héros dès la naissante aurore,
Que chaque tintement, cloches, rappelle encore
Des morts, l'immortel souvenir.
France, suis fièrement ta route glorieuse,
Marche, assurant la Paix, la Paix victorieuse,
Calme et forte vers l'avenir.

V

Et toi, noble filleule, au nom de Blanche-Andrée,
Que ta voix s'élançant vers la voûte azurée,
Des malheureux sèche les pleurs !
Conduis l'homme égarée vers la route divine.
Sois le céleste appel que l'espoir illumine,
Console et soutiens tous les cœurs !

VI

Sonnez pour le Devoir l'amour de la Patrie,
O cloches ! exaltez la grandeur de la Vie,
Sa beauté, son but éternel !
Pour le bonheur humain, l'idéale Espérance,
Pour ranimer la Foi, sonnez, cloches de France,
Trait d'union de la terre au Ciel !

Blanche GRÉHANT.

Crédits Photographiques

Merci à Wikimedia Commons pour :

Page 13 - Mermoz Par Librairie Plon (Paris) & Photo "Brodsky" (Jacques Mortane, Jean Mermoz, Plon, 1937) [Public domain], via Wikimedia Commons – https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Jacques_Mortane-Jean_Mermoz-Plon-1937-couverture-01.jpg?uselang=fr

Page 19 - La Paix - Jacques Dumont le Romain [Public domain], via Wikimedia Commons https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Jacques_Dumont_-_Paix,_1749.jpg?uselang=fr

Page 26 - Aubenton : monument aux morts - By Havang(nl) (Own work) [CC0], via Wikimedia Commons https://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Aubenton#mediaviewer/File:Aubenton_(Aisne)_monument_aux_morts.JPG

Page 28 - La Paix (Arc de Triomphe) Par Siren-Com (Travail personnel) [CC-BY-SA-3.0 (http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0) ou GFDL (http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)], via Wikimedia Commons https://commons.wikimedia.org/wiki/File:La_Paix_Arc_de_Triomphe_Paris.jpg?uselang=fr

Page 34 – Poilus https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Julien_Bryan_-_Ambulance_646_-_35.jpg

Page 38 - Msg. Binet - « Charles-Henri-Joseph Binet » par Inconnu — Le Pélerin, n° 2260, 13 juillet 1920, page de couverture. Sous licence Public domain via Wikimedia Commons - https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Charles-Henri-Joseph_Binet.jpg#mediaviewer/Fichier:Charles-Henri-Joseph_Binet.jpg

Page 40 - Croix de Guerre – Détail de photographie originale prise par Rama https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Musee-de-lArmee-2-IMG_1046.jpg#filelinks

Page 46 (G) - "Carmen Sylva". Licensed under Public domain via Wikimedia Commons
http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Carmen_Sylva.jpg#mediaviewer/File:Carmen_Sylva.jpg

Page 46 (D) - « Elisabeth ; Queen of Romania ». Sous licence Public domain via Wikimedia Commons –
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Elisabeth_;_Queen_of_Romania.jpg#mediaviewer/Fichier:Elisabeth_;_Queen_of_Romania.jpg

Page 50 - Reine Clotilde - « Vitrail Florac 010609 12 » par Vassil — Travail personnel. Sous licence Public domain via Wikimedia Commons -
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Vitrail_Florac_010609_12.jpg#mediaviewer/Fichier:Vitrail_Florac_010609_12.jpg

Couverture – extrait de "Opel-Katalog 1904" by unbekannt - [1]. Licensed under Public domain via Wikimedia Commons -
http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Opel-Katalog_1904.jpg#mediaviewer/File:Opel-Katalog_1904.jpg

Imprimé en août 2014 par CLUSES COPY



2, place du Crétêt – 73000 Cluses

www.clusescopy.fr

pour le compte de

Bernard Gréhant

Le Tachouve – Romme – 74300 Nancy-sur-Cluses

bernard.grehant@gmail.com

Dépôt légal : septembre 2014